

Les saisons du Méléze

WALTER ROSSELLI

Le soleil s'éveille et s'extirpe vaillant des hautes crêtes qui bordent le versant opposé de la vallée. Paul-Emile-Victor, Le Petit Court et Séverin Omar au sourire vif sont assis à l'unique table de la terrasse du Méléze.

La journée leur appartient. Ils viennent de remettre – couler ou consigner, comme on dit ici et dans les environs – le lait du matin à la laiterie intercommunale.

Devant eux, dans l'ordre, une grande et une petite bière, un généreux verre de rouge, un paquet de Parisienne Carrées entre les deux bouteilles de bière et un de Nazionali devant le vin rouge.

Le jour est jeune, le soleil est en train de se lever, comme nous l'avons dit plus haut, et compte tenu de l'heure matinale que le lecteur n'est pas en mesure de détecter avec précision, ce doit être un matin de début ou de fin d'été ou de printemps bien avancé ou d'automne à peine naissant.

Les villageoises, d'un pas pressé, passent au large de la terrasse pour se rendre à l'épicerie adjacente, saluent à mi-voix, le regard de biais, sévère.

La vallée est étroite, profonde, les versants abrupts et, en dépit de la modeste altitude des cimes, l'élégante verticalité des pentes entre les crêtes et le lit du fleuve est impressionnante. On dirait une gorge, un canyon. Au fond, deux bandes de terre étriquées, de part et d'autre du fleuve, permettent aux habitants d'y vivre.

Les versants vertigineux n'empêchent pourtant pas quelques villageois de prendre de l'altitude. Du printemps à l'automne, depuis la nuit des temps, des groupuscules généralement composés de personnes âgées et d'enfants, accompagnés du gros bétail, ont colonisé par étapes les pâquis à basse, moyenne, puis plus haute altitude, jusqu'au-dessus de la limite de la forêt et au-dessous des rochers. Cependant, tout est question de temps. Cette coutume semble avoir fait son temps et se perd donc avec le temps, car le temps de la maintenir et le personnel apte à pratiquer cette forme de pâture font défaut. Pourtant, le bétail reste attaché à ces prairies d'altitude. On continue donc d'y estiver les bêtes les plus indépendantes, agiles et frugales et l'on se contente de leur rendre visite de temps en temps, le temps de vérifier qu'il n'y en ait pas de blessées, qu'elles n'aient pas la gale ni de maladies aux sabots. A ces occasions, on dénombre également les bêtes tuées par la foudre.

D'aucuns, faute de bétail à garder, se rendent simplement en altitude pour se ressourcer et fuir de temps à autre la vie quotidienne du village, somme toute assez frénétique.

Autrefois, lorsque les deux bandes de terre étriquées qui bordent le pied de la montagne et les rives du fleuve ne permettaient pas de vivre des seuls produits de la terre, quelques villageois s'expatriaient pour travailler à la saison dans les pays voisins et même plus loin, au-delà des océans.

– Le village n'a pourtant jamais fourni de mercenaires, précise Le Petit Court.

Le long du flanc boisé de la montagne, une centaine de mètres au-dessus du fond de la vallée, on aperçoit encore le sentier d'où Charles Borromée était arrivé pour distribuer des bénédictions et peut-être quelques miches de pain aux villageois, une année de grande famine. Charles ou Frédéric, peu importe, il semble que les deux aient été de bons archevêques, et les trois gaillards du Méléze les apprécient donc eux aussi, quand bien même ils ne se sentent pas vraiment à l'aise avec les ecclésiastiques.

Par le même sentier, des créatures mystérieuses arrivaient aussi au village, autrefois; des êtres sauvages et nomades, d'après les vieux, admirés et respectés parce que c'étaient des

gens discrets, pauvres et savants. Des gens qui n'allaient pas à l'église mais qui respectaient les dieux. Qui n'avaient pas étudié mais qui savaient guérir. Ils avaient quitté les lieux pour ne plus revenir lorsque la solidarité des villageois n'avait plus suffi à leur permettre de poursuivre leur mode de vie fait de menus travaux et services, de petits boulots qui requéraient tout de même un certain savoir-faire qu'ils étaient seuls à détenir, et d'aumônes sous forme de maigres victuailles.

Le village n'a pas de gare. Le chemin de fer passe sur l'autre versant de la vallée. A l'époque, on n'avait pas rechigné à céder rail et gare au village vis-à-vis et à priver la campagne de ce côté-ci d'un bout de progrès et jusqu'à présent, cela n'a dérangé personne de marcher une bonne demi-heure pour aller prendre le train. A vélo, cela prend dix minutes, dix minutes et les poussières depuis qu'on les verrouille.

Ces dernières années, les trains qui font halte à la petite gare d'en face sont de plus en plus rares et il paraît que la compagnie de chemins de fer envisage de supprimer définitivement gares régionales et trains omnibus. D'une part, il faut dégager la ligne pour que les trains interville puissent transiter sans encombre et d'autre part, il faut rationaliser l'infrastructure et le personnel pour assurer le salaire ministériel de la direction.

Comme alternative au rail, il y a un service d'autocars, un peu poussif, qui dessert les villages de ce versant. La cadence augmente quelque peu durant la période scolaire, aux heures de pointe des écoliers, puis elle retombe pendant les vacances.

Cependant, ce n'est pas sûr que cette ligne de bus soit maintenue, la direction étant partie avec la caisse.

– Il y en a qui confondent service public et libre-service, a commenté Paul-Emile-Victor.

Mais il paraît que tout cela va changer.

La chatte des deux petits vieux d'en face a été percutée par un chauffard. Après avoir abondamment insulté l'assassin, inutilement puisqu'il a déjà disparu derrière le virage, dans la traînée de son pot d'échappement, on l'entend encore pétarader au loin, Paul-Emile-Victor se lève, ramasse doucement le petit corps sans vie et le remet à ses propriétaires, non sans les avoir d'abord dûment préparés, puis consolés.

– Au fond, ce n'est qu'un animal de compagnie, commente Séverin Omar lorsqu'il revient à la terrasse.

– Justement. Ce qui fait la différence entre une bête de rente et un animal de compagnie, c'est qu'à ce dernier, on s'y attache. C'est fait pour qu'on s'y attache et c'est très bien comme ça. C'est un compagnon, un soutien, un confident. Par contre, un animal de rente est un produit qu'on fabrique pour mettre sur le marché ou un outil qui sert à produire quelque chose qui rapporte. On ne s'y attache donc pas. Sauf dans certains cas. Notre vache est comme qui dirait à la fois bête de rente et animal de compagnie. Et j'ai connu un paysan de montagne qui tombait malade chaque fois qu'il devait envoyer une de ses génisses à l'abattoir. C'était un artiste, il n'était pas trop près de ses sous et n'avait pas besoin d'en gagner des masses. Et en plus, il aimait son bétail. Ses vaches étaient comme la nôtre, des membres de la famille. Du reste, tout artiste qui se respecte souffre aussi lorsqu'il doit se séparer d'une œuvre, même quand sa vente lui rapporte de l'argent.

Paul-Emile-Victor prend une longue bouffée de sa Parisienne Carrée et reprend sans expirer la fumée, comme d'habitude, elle sort gentiment de sa bouche avec les mots, de brèves volutes rapides avec les consonnes occlusives, des nuages plus fournis avec les fricatives et les voyelles:

– D'aucuns diront que la mort d'un chat n'est pas une tragédie, qu'un chat a tout de même neuf vies. Soit. Mais qu'est-ce que ça veut dire, avoir neuf vies? Ça veut dire, d'abord, devoir mourir neuf fois. Est-ce un avantage? Les friands d'éternité diront que oui. Qu'ils attendent déjà de mourir une fois. Que ceux qui ont expérimenté la mort me donnent leur avis. Par ailleurs, quiconque a déjà vu mourir un chat sait qu'il meurt neuf fois chaque fois qu'il meurt. Cela fait quatre-vingt-une morts atroces. Est-ce que les automobilistes s'en émeuvent?

Il reprend une longue bouffée de sa Parisienne Carrée et enchaîne sans expirer la fumée qui sort en dansant avec les voyelles et les consonnes:

– D'aucuns diront que le chat est sadique avec ses proies (pas cynique, ce serait une insulte), parce qu'il les tourmente longtemps avant de leur donner le coup de crocs de grâce. Soit. Moi, j'y vois surtout une certaine maladresse de l'ancien prédateur devenu animal domestique, comparable au manque d'habileté de l'être humain moderne et casanier. Et de toute façon, quand on meurt neuf fois de neuf morts, on peut légitimement relativiser la mort de l'autre, notamment celle de sa proie. Et je ne suis pas sûr que les rongeurs meurent plus paisiblement dans un piège ou lorsqu'ils avalent la mort-aux-rats.

biblio

Le rôle du gène

Poésie, Le Lys Bleu, 2020.

Paysages imaginaires

«Chroniques de voyages rêvés et autres promenades mentales», récits, Le Lys Bleu, 2020.



PHOTO YVONNE BÖHLER

bio

Walter Rosselli est né en 1965 dans la Suisse italienne. Il vit en Suisse romande. Il a étudié la littérature et les sciences naturelles, vit de la traduction et de quelques menus mandats. De temps en temps il écrit. Il a publié des récits, des nouvelles et des poèmes en italien, en romanche et en français (titres en français ci-contre). *Les saisons du Méléze*, soutenu par une bourse d'écriture de Pro Helvetia, paraîtra cet automne aux Editions Tarabuste. CO

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un.e auteur.e suisse ou résidant en Suisse, ou une traduction inédite d'un.e traducteur.trice de Suisse. Voir www.lecourrier.ch/auteursCH Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation Cœrtli, de la Fondation Pittard de l'Andelyn et de l'Association [ch]litterature.ch.